

LES CAHIERS
PHILOSOPHIQUES
DE STRASBOURG

Les Cahiers philosophiques de Strasbourg

35 | 2014

La réception germanique d'Auguste Comte

Auguste Comte et la philosophie positive

Franz Brentano

Traducteur : Denis Fiset et Hamid Taieb



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cps/1061>

DOI : 10.4000/cps.1061

ISSN : 2648-6334

Éditeur

Presses universitaires de Strasbourg

Édition imprimée

Date de publication : 14 juin 2014

Pagination : 257-284

ISBN : 978-2-86820-574-2

ISSN : 1254-5740

Référence électronique

Franz Brentano, « Auguste Comte et la philosophie positive », *Les Cahiers philosophiques de Strasbourg* [En ligne], 35 | 2014, mis en ligne le 14 décembre 2018, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/cps/1061> ; DOI : 10.4000/cps.1061

Cahiers philosophiques de Strasbourg

Auguste Comte et la philosophie positive¹

Franz Brentano

Parmi les lecteurs de la revue *Chilianeum*, nombreux sont ceux, peut-être, qui lisent ici pour la première fois le nom de l'homme sur la philosophie duquel je souhaiterais attirer quelque peu votre attention. Ceux d'entre vous qui le connaissent déjà s'étonneront peut-être encore davantage que d'autres de rencontrer une présentation de sa doctrine dans cette revue. Car le nom « philosophie positive » désigne ici quelque chose de tout à fait différent de ce que la polysémie de l'expression pourrait suggérer à certains. Comte ne voulait pas fonder [16] une philosophie chrétienne. Étranger à la croyance dans ses années d'enfance déjà, et pas même convaincu de l'existence d'un dieu (sans toutefois vouloir la nier), il exclut par principe du domaine de la recherche scientifique les questions mêmes qui doivent former le noyau de toute philosophie dite chrétienne.

Et cependant, il n'y a peut-être aucun philosophe contemporain qui mérite autant notre attention que Comte. Le combat d'un esprit puissant est déjà en soi un spectacle stimulant; et Comte était sans conteste l'un des penseurs les plus remarquables dont notre siècle /100/ peut se glorifier. La brève esquisse de ses réalisations, à laquelle nous devons nous limiter ici, confirmera suffisamment, je l'espère, ce

1 Source: *Chilianeum, Blätter für katholische Wissenschaft, Kunst und Leben*, vol. 2, 1869, p. 15-37, réédité dans Franz BRENTANO, *Die vier Phasen der Philosophie und ihr augenblicklicher Stand nebst Abhandlungen über Plotinus, Thomas von Aquin, Kant, Schopenhauer und Auguste Comte*, éd. Oskar KRAUS, 2^e éd. Hamburg: Felix Meiner Verlag, 1968, p. 97-133.

Traduction: Denis Fiset et Hamid Taieb.

Abréviations utilisées en notes: Franz Brentano = F. B.; Denis Fiset et Hamid Taieb = D. F./H. T.; Oskar Kraus (éditeur scientifique de Brentano) = O. K.

jugement. Car si l'importance de l'homme ne suffit pas en elle-même à le justifier, l'importance du mouvement qu'il a stimulé dans le domaine de la recherche philosophique, non seulement en France, mais encore davantage peut-être en Angleterre, le justifie. En Allemagne, nous n'avons été influencés, jusqu'à présent, que dans une moindre mesure par la pensée de Comte, et une influence directe n'est en tous les cas pas très tangible. Habités depuis longtemps à nous considérer comme la seule nation philosophique, nous n'accordions que peu d'attention aux pays étrangers; et lorsque les échecs de nos penseurs les plus glorieux ont finalement été mis au jour, et que nos regards se sont tournés vers l'étranger avec un plus grand désir d'apprendre, nous n'avons rien trouvé, dans ce que la France enseignait, qui aurait pu satisfaire notre besoin de science véritable. Le grand ouvrage de Comte, bien qu'accessible dès la fin des années vingt, était inconnu de ses propres compatriotes. Les Royer-Collard, Cousin, Jouffroy étaient les seuls à être estimés; et que pouvait bien nous apporter un éclectisme qui ne faisait essentiellement que répéter, dans des phrases encore plus ronflantes, les pensées évanescences de chez nous? La situation en France est maintenant différente. Le positivisme de Comte qui, durant sa vie, n'était connu que dans le petit cercle de ses élèves inconditionnels, fait maintenant parler de lui dans le monde entier, et tandis qu'il gagne certains sympatisants, il force aussi les autres, ses adversaires, à le prendre au sérieux et à reconnaître son importance par l'ardeur même avec laquelle ils contestent sa philosophie. Mais nous ne sommes actuellement pas capables, en Allemagne, de voir ce qui se fait dans la philosophie française. Pourtant, il semble d'autant plus opportun de nous instruire au sujet de Comte et de la /101/ nature de sa philosophie positive que nous avons subi de nombreuses influences de sa part depuis l'Angleterre, sans toutefois en connaître l'origine véritable. J'en ai à plusieurs reprises trouvé les traces les plus flagrantes chez des auteurs qui le soupçonnaient le moins.

Je crois ainsi que l'invitation que je lance dans ces pages à prendre en considération la philosophie de Comte [17] est suffisamment justifiée. Et elle apparaîtra encore plus fondée lorsque nous découvrirons, ce dont je ne doute pas, qu'il y a beaucoup à apprendre de Comte, tant là où il est dans la vérité que là où il est dans l'erreur. Comte a clairement vu les défauts de notre philosophie, ainsi que les maux de notre époque en général; il a reconnu, souvent mieux que quiconque, ses absurdités et ses besoins; et nous devons admettre qu'il souhaitait ardemment apporter

son aide, même si cette ardeur était malheureusement en substance mal inspirée. C'est pourquoi ce chercheur, qui ne veut rien savoir d'un dieu en philosophie, se fait néanmoins une opinion merveilleusement haute de l'Église catholique – ce qui semble pourtant à première vue impossible –, et recherche de façon constante le salut dans ses institutions, sans toutefois le rechercher en elle-même. En bout de ligne, ne pouvant trouver le salut de la sorte, il devait aboutir à des chimères insensées. Les erreurs de Comte sont grandes, mais elles témoignent également de grandes vérités. L'échec de ses tentatives est complet, mais cet échec est, d'une certaine manière, la preuve la plus convaincante de la divinité de l'Église².

Comte s'était fixé un double objectif durant sa vie: fonder une philosophie positive, et fonder une sociologie positive, deux grands projets qui, selon lui, étaient inséparablement liés. L'enfant qui a grandi dans la tempête du Premier Empire³ réfléchissait déjà avec le sérieux d'un homme mûr à la reconstruction des conditions sociales ordonnées, /102/ à laquelle il a consacré toute sa pensée de préférence à tout autre sujet. Ses premiers écrits de jeunesse en témoignent⁴. Dans ceux-ci s'exprime clairement déjà, outre plusieurs idées qu'il reprendra plus tard, la conviction qu'un renouvellement de la société n'est possible que sur le fondement large et solide d'une science générale. Ainsi germa en lui l'idée du grand ouvrage qu'il a développé dans le *Cours de philosophie positive*.

Tournons-nous tout d'abord vers cet ouvrage remarquable dont [18] le plan était déjà arrêté en avril de l'année 1826 par le jeune homme de vingt-huit ans, tandis que sa réalisation, retardée par la maladie et ralentie à plusieurs reprises par des obstacles extérieurs, intervint dans les

2 Cf. Franz BRENTANO, *Die Lehre Jesu und ihre bleibende Bedeutung*, édité par Alfred KASTIL, Leipzig: Meiner, 1922, p. 113 sq. [O.K.].

3 Il est né le 19 janvier 1798 [F.B.].

4 Dans la mesure où il ne les a pas lui-même détruits plus tard, les considérant erronés et indignes de conservation, il s'agit, dans l'ordre chronologique, des suivants: 1. *Séparation générale entre les opinions et les désirs* (juillet 1819). 2. *Sommaire appréciation de l'ensemble du passé moderne* (1820). 3. *Plan des travaux scientifiques nécessaires pour réorganiser la société* (avril 1822; le plus important de ces écrits plus courts). 4. *Considérations philosophiques sur les sciences et les savants* (1825). 5. *Considérations sur le pouvoir spirituel* (1826). 6. *Examen du traité de Broussais sur l'irritation et la folie* (août 1828) [F.B.].

années 1829-1842. Ensuite seulement considérerons-nous, de la même manière, les travaux plus tardifs de Comte qui, à maints égards, sont de nature très différente.

Avant tout, qu'entend Comte par « philosophie positive » ? – Que « positive » ne veuille pas dire « chrétienne », c'est ce que nous avons déjà remarqué ; mais ce que veut vraiment dire ce mot n'est pas encore devenu /103/ clair. Et Comte nous doit également une explication de ce qu'il entend par « philosophie », car, comme on le sait, le concept est compris en un sens différent par chaque philosophe. C'est pourquoi se pose à nouveau la question : « qu'appelle-t-on philosophie positive ? ».

Dès l'avant-propos du premier volume de son grand ouvrage, nous trouvons une courte réponse à notre question. J'emploie le mot philosophie, dit Comte, dans l'acception que lui donnaient les Anciens, et particulièrement Aristote, comme désignant le système général des conceptions humaines ; et, en ajoutant le mot positive, poursuit Comte, j'annonce que je considère cette manière spéciale de philosopher qui consiste à envisager les théories, dans quelque ordre d'idées que ce soit, comme ayant pour objet la coordination des faits observés⁵.

Il n'y a pas de doute que, par ces mots et dans la mesure où leur brièveté le permet, la particularité de la philosophie de Comte est nettement délimitée et clairement exprimée. Toutefois, seul pourra correctement la comprendre celui qui a déjà parcouru la totalité de son œuvre. Comte lui-même est loin de s'y tromper, et nous le voyons pour cette raison s'appliquer, dans sa première leçon, à mettre davantage en lumière la nature de sa philosophie.

Pour expliquer convenablement la véritable nature et le caractère propre de la philosophie positive, écrit Comte, il est indispensable

5 A. COMTE, « Avertissement de l'auteur », in A. COMTE, *Cours de philosophie positive I. Leçons 1 à 45*, éd. M. SERRES, F. DAGOGNET, A. SINACEUR, Paris : Hermann, 1998, p. vi (nous suivons la première édition ainsi que Brentano pour « cette manière spéciale de philosopher » [cf. Auguste COMTE, *Cours de philosophie positive*, vol. 1, Paris : Bachelier, 1830, p. vii], l'édition M. SERRES, F. DAGOGNET, A. SINACEUR lisant « cette matière spéciale de philosophie »). BRENTANO paraphrase le *Cours de philosophie positive* de Comte en citant parfois de larges extraits, sans placer le texte entre guillemets et sans indiquer les références de ces passages. Afin de nous conformer à la pratique de Brentano, nous reproduirons sans guillemets les extraits du *Cours* de Comte, en indiquant toutefois en note les références [D. F. / H. T.].

de jeter d'abord un coup d'œil général sur la marche progressive de l'esprit humain, envisagée dans son ensemble. Je crois avoir découvert une grande loi fondamentale, à laquelle il est assujéti par une nécessité invariable. Cette loi consiste en ce que chacune de nos conceptions principales, chaque branche de nos connaissances, passe successivement par trois états théoriques différents : l'état *théologique*, ou *fictif* ; l'état /104/ *métaphysique*, ou *abstrait* ; l'état *scientifique*, ou *positif*. En d'autres termes, l'esprit humain, par sa nature, emploie successivement dans chacune de ses recherches trois méthodes de philosopher, dont le caractère est essentiellement différent et même radicalement opposé : d'abord la méthode théologique, ensuite la méthode métaphysique et enfin la méthode positive. De là, trois sortes de philosophies, ou de systèmes généraux [19] de conceptions sur l'ensemble des phénomènes, qui s'excluent mutuellement : la première est le point de départ nécessaire de l'intelligence humaine ; la troisième, son état fixe et définitif ; la seconde est uniquement destinée à servir de transition.

Dans l'état *théologique*, l'esprit humain dirigeant essentiellement ses recherches vers la nature intime des êtres, les causes efficientes et finales de tous les effets qui le frappent, en un mot, vers les connaissances *absolues*, se représente les phénomènes comme produits par l'action directe et continue d'*êtres libres et doués de raison*, plus ou moins nombreux, dont l'intervention arbitraire explique toutes les anomalies apparentes de l'univers. Dans l'état *métaphysique*, qui n'est au fond qu'une simple modification générale du premier, ces êtres personnifiés sont remplacés par des *forces abstraites*, véritables entités (abstractions personnifiées) inhérentes aux divers êtres du monde, et conçues comme capables d'engendrer par elles-mêmes tous les phénomènes observés, dont l'explication consiste alors à assigner pour chacun l'entité correspondante. Enfin, dans l'état *positif*, l'esprit humain, reconnaissant l'*impossibilité d'obtenir des notions* /105/ *absolues*, renonce à chercher l'origine et la destination de l'univers, et à connaître les causes intimes des phénomènes, pour s'attacher uniquement à découvrir, par l'usage bien combiné du raisonnement et de l'observation, leurs *lois effectives*, c'est-à-dire leurs *relations invariables de succession et de similitude*. L'explication des faits, réduite alors à ses termes réels, n'est plus désormais que la présentation de la *liaison établie entre les divers phénomènes particuliers et*

quelques faits généraux, dont les progrès de la science tendent de plus en plus à diminuer le nombre⁶.

Les trois états (*Phasen*) de développement que Comte distingue dans ces passages, et l'ordre de leur succession, sont l'une des pensées qui, utilisées de façon systématique et avec cette détermination propre à Comte, traversent entièrement sa doctrine. En particulier, sa dynamique sociale, dont nous reparlerons plus tard, et qui, de l'avis de plusieurs, est la plus étonnante de toutes ses contributions, repose elle aussi intégralement sur ce fondement. Nous sommes dès lors forcés de nous arrêter encore un instant sur ces propos afin de voir en quoi Comte les croit fondés.

L'observation immédiate et la réflexion sur la nature humaine fournissent toutes deux, selon Comte, les preuves les plus concluantes en faveur de sa loi fondamentale du développement.

[20] En premier lieu, tous ceux qui possèdent une connaissance approfondie de l'histoire générale des sciences trouveront en elle une confirmation immédiate de cette loi. Car parmi toutes les sciences qui ont accédé au stade positif, nous ne pouvons en nommer *une seule*, /106/ dans le passé, qui n'ait pas été essentiellement constituée d'abstractions métaphysiques, et, en remontant encore plus loin, entièrement dominée par des idées théologiques. Nous aurons même, dit Comte, malheureusement plus d'une occasion formelle de reconnaître, dans les diverses parties de ce cours, que les sciences les plus perfectionnées conservent aujourd'hui encore quelques traces très sensibles de ces deux états primitifs⁷.

La prise en compte de l'histoire des sciences n'est toutefois pas la seule façon de confirmer notre loi par l'observation immédiate. Bien plus, ce que nous constatons quotidiennement dans le développement de l'entendement humain n'en est pas une confirmation moins évidente. Le point de départ étant nécessairement le même dans l'éducation de l'individu que dans celle de l'espèce, les diverses phases principales de la première doivent représenter les époques fondamentales de la seconde. Or, chacun de nous, en contemplant sa propre histoire, ne se souvient-il pas qu'il a été successivement, en regard de ses notions les plus importantes, théologien dans son enfance, métaphysicien dans sa

6 A. COMTE, *C.*, 1^{re} leçon, p. 21-22 [D.F./H.T.].

7 A. COMTE, *op.cit.*, p. 22 [D.F./H.T.].

jeunesse, et penseur positif dans sa virilité seulement? Cette vérification est facile aujourd'hui pour tous les hommes au niveau de leur siècle⁸.

Mais ce qu'on peut observer de façon si immédiate en nous-mêmes s'avère tout aussi clairement découler de la nature humaine. L'homme possède une tendance originelle à transposer sa propre constitution interne sur le monde extérieur dans son entier. L'enfant ne tient pas seulement l'horloge tictaquant pour vivante, il se fâche aussi contre la « méchante » table contre laquelle il a buté. Il présuppose pour tout effet une analogie de sa volonté comme principe causal. Ainsi, /107/ le genre humain entier pensait lui aussi le monde extérieur par analogie au monde intérieur. Les humains, ayant découvert en eux-mêmes la volonté comme principe à l'origine du mouvement des parties du corps, croyaient sans plus devoir reconduire tout changement indépendant d'eux à une origine similaire. De ce fait, un fétichisme universel, l'hylozoïsme, était nécessairement le premier mode d'explication de la nature, et le début de la philosophie était une espèce de théologie.

La remarque suivante rendra peut-être cela encore plus clair. À toute époque de la recherche, une théorie quelconque est requise pour lier les faits. Elle était également inévitable au tout début. Il existait bien alors l'impossibilité évidente, pour l'esprit humain, de se former des théories basées sur [21] l'observation, laquelle constitue pourtant le fondement de toute connaissance véritable. Mais la période primitive ne pouvait ni ne devait penser ainsi. Car si toute théorie positive doit nécessairement être fondée sur des observations, il est également clair que, pour se livrer à l'observation, une théorie quelconque est nécessaire. Si nous ne rattachions point immédiatement les phénomènes à quelques principes de base, il nous serait impossible de combiner ces observations isolées, et, par conséquent, d'en tirer des fruits. Nous serions même entièrement incapables de les garder en mémoire et les faits passeraient la plupart du temps inaperçus. Afin que cela ne se produise pas, une pensée directrice doit donner une orientation à notre regard et aiguïser notre attention. Ainsi, l'esprit humain, à sa naissance, se trouva enfermé dans un cercle vicieux, dont il n'aurait jamais eu aucun moyen de sortir, s'il ne se fût heureusement ouvert une issue naturelle par le développement spontané des conceptions théologiques, qui ont présenté un point de

8 *Ibid.* [D. F./H. T.].

ralliement à ses observations, et fourni orientation et vigueur à ses efforts⁹.

Mais la philosophie théologique s'accordait /108/ en même temps avec la nature propre des recherches sur lesquelles l'esprit humain, dans son enfance, concentre toute son activité. Les questions portaient alors sur les vérités les plus inaccessibles, sur la nature intérieure des êtres, sur l'origine et la fin de tous les phénomènes qui nous étaient donnés; les problèmes véritablement solubles étaient presque tous considérés comme indignes d'une réflexion sérieuse. Ce contraste entre la grandeur du courage et la petitesse du pouvoir peut sauter aux yeux au premier coup d'œil; il était néanmoins naturel, car c'est l'expérience seule qui a pu nous fournir la mesure de nos forces. Et l'on peut qualifier l'illusion à laquelle les premiers hommes se sont livrés dans ce cas d'illusion heureuse, car sans une telle opinion exagérée, qui laissait apparaître l'impossible comme possible, ils n'auraient même jamais pu connaître tout le développement dont ils sont capables. Mais quel accueil aurait reçu à une telle époque la philosophie positive, dont la plus haute ambition est de découvrir les lois des phénomènes, et dont le premier caractère propre est précisément de regarder comme nécessairement interdits à la raison humaine tous ces sublimes mystères? Elle ne pouvait d'aucune manière, dans ce qu'elle promettait, se mesurer à son rival; elle ne proposait rien, tandis que la philosophie théologique proposait tout, et ce qu'elle-même promettait, et qui était encore pauvre, elle ne pouvait le promettre aux temps présents, mais seulement à un futur éloigné. Travailler pour le futur! Telle aurait été sa solution; travailler et laisser d'autres récolter¹⁰!

Ceci nous conduit du point de vue théorique au point de vue pratique, à partir duquel on pourra constater, avec la même clarté, qu'aucune autre pensée que la pensée théologique ne pouvait être plus appropriée à l'homme primitif. L'homme n'aurait précisément jamais surmonté sa réticence [22] naturelle /109/ à effectuer des travaux inhabituels, il ne serait jamais sorti de son apathie initiale s'il n'avait été attiré par l'espoir d'un empire illimité à exercer sur le monde extérieur et s'il ne s'était enhardi par la possibilité de bénéficier d'une indéfectible assistance. Considérant le monde à la lumière de ses pensées théologiques, il pouvait

9 A. COMTE, *op.cit.*, p. 23 [D.F./H.T.].

10 A. COMTE, *op.cit.*, p. 23-24 [D.F./H.T.].

effectivement espérer que la nature entière allait se soumettre à ses désirs, non pas certes domptée par ses propres forces, mais gouvernée par les puissances idéales auxquelles il attribuait une force illimitée. Il convenait seulement de gagner leur amour et de s'assurer ainsi de l'appui de leur intervention volontaire. Nous sommes aujourd'hui tellement éloignés de ces dispositions premières que nous avons peine à nous représenter exactement la puissance et la nécessité de considérations semblables. Mais qu'on se demande où en serait notre science sans les attrayantes chimères de l'astrologie, sans les rêves de l'alchimie, une constatation faite depuis longtemps par le grand Kepler pour l'astronomie, et, de nos jours, par Berthollet pour la chimie¹¹.

On voit dès lors que la philosophie théologique était initialement requise tant comme méthode que comme doctrine provisoire. Elle seulement pouvait constituer le commencement, étant la seule à émerger de façon spontanée et étant la seule capable de susciter un intérêt suffisant à cette époque primitive¹².

Tout comme l'approche théologique était nécessaire comme point de départ, les doctrines métaphysiques se révélaient nécessaires en tant que transition. Notre entendement, contraint à ne marcher que par degrés presque insensibles, ne pouvait passer brusquement et sans intermédiaires du point de vue théologique au point de vue positif. La théologie et le positivisme sont si profondément incompatibles que l'intelligence humaine a dû se servir de conceptions intermédiaires, d'un caractère /110/ bâtard, propres, par cela même, à opérer graduellement la transition. Telle est la destination naturelle des conceptions métaphysiques: elles n'ont pas d'autre utilité réelle. Parce que la métaphysique substituait, dans l'étude des phénomènes, à l'action directrice d'un être surnaturel une entité correspondante et inséparable – quoique celle-ci ne fût d'abord conçue que comme une émanation de la première, et ensuite seulement comme indépendante –, l'homme s'est habitué peu à peu à ne considérer que les faits eux-mêmes, les notions de ces agents métaphysiques ayant été graduellement subtilisées au point de n'être plus, aux yeux de tout esprit droit, que les noms abstraits des phénomènes. – Par quoi donc un corps en attire-t-il un autre? – Son pouvoir d'attraction! – Et qu'est-ce qui fait que l'opium endort? – Sa

11 A. COMTE, *op.cit.*, p. 24 [D.F./H.T.].

12 *Ibid.* [D.F./H.T.].

vertu dormitive! comme Molière le fait dire de manière caricaturale à son médecin. L'œil le moins aiguisé devait désormais reconnaître qu'aucune cause n'était ici donnée, [23] mais seulement, dans une répétition naïve, le phénomène même qui est à expliquer en guise d'explication. Même si l'on voulait l'inventer, dit Comte, il serait impossible d'imaginer par quel autre procédé notre entendement aurait pu passer des considérations franchement surnaturelles aux considérations purement naturelles, du régime théologique au régime de l'esprit positif¹³.

Après ce bref aperçu de la loi générale du développement de l'esprit humain, il nous sera maintenant aisé de déterminer avec précision *la nature propre de la science positive*. Nous voyons, par ce qui précède, que son caractère fondamental est de considérer tous les phénomènes comme assujettis à des *lois* naturelles invariables, dont la découverte précise et la réduction au plus petit nombre /111/ possible sont le but de tous les efforts du penseur positif. Par contre, la recherche de ce qu'on appelle les *causes*, soit premières, soit finales, lui semble absolument inféconde et vide de sens¹⁴.

Quiconque, dit Comte, a fait une étude un peu approfondie des sciences d'observation comprend ce qui a été dit ici sans difficulté, et n'hésitera pas à donner son assentiment. Chacun sait, en effet, que dans nos explications positives, même les plus parfaites, nous n'avons nullement la prétention d'exposer les causes génératrices des phénomènes, mais seulement d'analyser avec exactitude les circonstances de leur production, et de les rattacher les unes aux autres par des relations normales de succession et de similitude. Or, nous voulons, pour couronner le tout, rendre l'idée claire à l'aide d'un exemple, et il doit nous servir d'explication si parfaite de la nature que la science n'en ait pas un autre de même perfection à lui adjoindre; nous pensons, précise Comte, à l'explication des phénomènes généraux de l'univers par la loi de la gravitation newtonienne. D'un côté, cette loi nous montre toute l'immense variété des faits astronomiques comme n'étant qu'un seul et même fait envisagé sous divers points de vue, à savoir le fait que tous les corps tendent les uns vers les autres en raison directe de leurs masses, et en raison inverse des carrés de leurs distances; tandis que, d'un autre côté, ce fait général nous est présenté comme une simple extension d'un

13 A. COMTE, *op.cit.*, p. 24-25 [D.F./H.T.].

14 A. COMTE, *op.cit.*, p. 25-26 [D.F./H.T.].

phénomène qui nous est éminemment familier, à savoir la pesanteur des corps à la surface de la terre. Mais dit-elle /112/ seulement quoi que ce soit quant à ce que sont en elles-mêmes cette attraction et cette pesanteur? Nous montre-t-elle les causes par lesquelles les corps s'attirent les uns les autres? – Aucunement! Bien plus, ce sont des questions que tout physicien considère comme insolubles, et qui ne sont plus du domaine de la recherche positive. Il les abandonne [24] avec raison à l'imagination des théologiens, ou aux subtilités des métaphysiciens¹⁵.

Voilà donc ce qu'est la science; lorsqu'elle mène ses recherches comme elle doit les mener, c'est de cette manière qu'elle les mène.

Avant que Comte ne nous entraîne plus loin et n'examine la position de la philosophie positive au sein de cette science positive, arrêtons-nous un moment et jetons un regard critique sur les discussions menées jusqu'à présent, tant sur ce qui nous a été recommandé comme façon correcte de raisonner que sur la succession historique des trois états.

Certains parmi ceux qui ont entendu ici pour la première fois les remarques de Comte sur l'essence et l'esprit de l'approche positive se sont peut-être étonnés et se sont peut-être demandé: Comment? Que m'apporte donc cette doctrine dans laquelle tout est erreur et absurdité? Avons-nous affaire ici à autre chose qu'à l'ancien scepticisme absurde de Hume, qui a été depuis longtemps réfuté, et qui a en outre été bien trop déterminant chez Kant? – Et en vérité, le reproche ne semble pas injustifié. Le terme récurrent de «phénomène» est déjà à lui seul propre à susciter ce type de soupçon. Lorsque Comte explique que la phase positive renonce à la connaissance des causes internes des phénomènes¹⁶, on croirait entendre un élève de Kant; et lorsqu'il remarque ensuite qu'il ne s'est consacré ni à l'étude de Kant, ni à celle des penseurs allemands /113/ plus tardifs¹⁷, ceci ne prouve en rien l'absence d'un lien, au moins indirect, entre les deux philosophes. S'il ne devait pas y avoir de lien historique entre eux, la concordance de leurs doctrines serait alors

15 A. COMTE, *op.cit.*, p. 26 [D.F./H.T.].

16 A. COMTE, *op.cit.*, p. 21-22; cf. ci-dessus, p. [19], /105/ [D.F./H.T.].

17 *Cours d. Ph.*, VI, p. 34, note [F.B.]. BRENTANO cite A. COMTE, «Préface personnelle», in A. COMTE, *Cours de philosophie positive*, 2^e éd., augmentée d'une préface d'É. LITTRÉ, vol. 6, Paris: J.B. Baillière, 1864, p. 34-35; cf. aujourd'hui A. Comte, «Préface personnelle», in A. COMTE, *Cours de philosophie positive. Physique sociale. Leçons 46 à 60*, éd. J.-P. Enthoven, Paris: Hermann, 1975, p. 479-480 [D.F./H.T.].

peut-être plus surprenante, mais elle n'en serait pas moins certaine. Car, d'après les propos clairs de Comte, seule la vérité phénoménale, et non la vérité réelle, semble nous être accessible.

Cela ne nous rappelle-t-il en outre pas clairement Hume, lorsque nous entendons dire qu'aucune connaissance des causes ne nous est accessible? Ce que nous percevons, disait ce sceptique avoué – et tel était le levier principal par lequel il fit sortir la connaissance de ses gonds –, ce ne sont que des relations de succession temporelle, que nous avons transformées, de façon injustifiée, en relations de causalité. Comte semblait s'exprimer exactement de la même manière. Et ici, la connexion est évidente, car non seulement Comte ne nie pas connaître Hume, mais il le vénère même davantage que la plupart des autres philosophes.

[25] Mais nous mésinterpréterions ainsi foncièrement Comte dans les deux cas, si nous comprenions ses propos en un sens véritablement sceptique.

Tout d'abord, en ce qui concerne le terme de *phénomène*, il ne doit pas être compris chez notre philosophe comme il l'est chez Kant. Nous nous tromperions, si nous voulions concevoir la notion de *phénomène*¹⁸ chez Comte comme un *φαινόμενον* kantien, derrière lequel serait dissimulé, dans une cachette inaccessible, le *νοούμενον*, la chose en soi.

Que Comte utilise souvent le terme de « fait » comme synonyme de « phénomène » /114/ est peut-être un indice qui témoigne en faveur de cela, comme lorsqu'il dit, par exemple, que « l'explication des faits n'est, pour le penseur positif, rien d'autre que la liaison établie entre les divers phénomènes particuliers et quelques faits généraux »¹⁹. Comte ne partage en rien l'avis de Kant, selon lequel nous ne pourrions d'aucune manière parvenir à une connaissance de la réalité. L'existence des choses, et même d'une pluralité de choses – car que quelque chose existe en dehors des phénomènes, même Kant le maintient en dépit des conséquences –, est pour lui indubitable. De même, il est loin de contester qu'il revient aux choses taille et forme, lieu, temps et mouvement, et, à certaines d'entre elles, pensée et sensation. Il est toutefois vrai qu'il

18 En français dans le texte [D. F./H. T.].

19 A. COMTE, *C.*, 1^{re} leçon, p. 22; cf. ci-dessus, p. [19], /105/. Les mots « faits » et « phénomènes » apparaissent en français dans le texte, entre parenthèses, et à la suite de leurs équivalents allemands « *Tatsachen* » et « *Phänomene* » [D. F./H. T.].

nous refuse spécifiquement la connaissance *absolue* de la plupart de ces déterminations. Il n'y a toutefois en cela nulle erreur sceptique, mais, au contraire, une vérité facile à démontrer²⁰. Car, en effet, qui voudrait ignorer que tout temps, lorsqu'il est présent, se donne à voir de la même manière, et qu'il en va de même pour le cas analogue de toute détermination spatiale? Et qui voudrait nier que nous ne sommes pas en mesure de connaître le repos ou le mouvement absolus d'un corps, surtout après que l'astronomie eut bouleversé notre connaissance de la terre jusque dans sa plus profonde intériorité? – Non, non! Comte ne mérite ici aucun reproche, et nous devons, sur ce point, tous compter parmi les sceptiques. Et si l'affirmation du caractère connaissable des vraies *relations* entre les choses ne nous distingue pas des sceptiques, quoi d'autre pourrait-il bien nous en distinguer? – La taille absolue d'un corps n'est pas déterminable, mais nous pouvons avec précision mesurer et calculer sa taille relative; le temps absolu d'un événement nous est inconnu, mais nous pouvons néanmoins indiquer l'avant /115/ et l'après à l'heure et la minute près. Ceci est donc ce qui nous sépare des sceptiques, et ce qui nous en éloigne fortement. Car on ne doit pas croire que c'est quelque chose d'insignifiant que de connaître ces relations entre les choses; elles sont bien plutôt ce qui importe au plus haut point. [26] Il peut nous être indifférent que toute l'histoire se déroule des centaines, voire des milliers ou des millions d'années plus tôt ou plus tard, que tout le système du monde soit en son centre au repos ou en mouvement régulier progressant en ligne droite, que la totalité des corps et que chacun d'eux en particulier possède, dans chaque direction, une extension double ou de moitié moins grande, et se situe plus haut ou plus bas, plus à droite ou plus à gauche dans l'espace, – ceci et beaucoup de choses similaires ne sont d'aucune importance. Par contre, les déterminations spatiales et temporelles *relatives*, les différences de l'ensemble et du séparé, du simultané, de l'avant et de l'après, le repos et le mouvement *relatifs*, les *relations* des tailles et des dimensions

20 Cf., sur le problème de l'espace et du temps, F. BRENTANO, *Psychologie vom empirischen Standpunkte* de BRENTANO, 2^e vol., vol. 193 de la Bibliothèque philos. (*Raum, Zeit, Kontinuum* est en préparation) [O.K.] (Cf. F. BRENTANO, *Psychologie du point de vue empirique*, trad. M. de GANDILLAC, rev. J.-F. COURTINE, Paris: Vrin, 2008 et F. BRENTANO, *Philosophische Untersuchungen zu Raum, Zeit und Kontinuum*, éd. S. KÖRNER, R. M. CHISHOLM, Hamburg: Felix Meiner Verlag, 1976 [D. F./H. T.]).

présentent pour nous un tout autre intérêt. La mécanique et l'art, la théorie et la vie pratique reposent sur leur seule connaissance. Comte n'a donc pas fait de concession trop grande au scepticisme, il n'a pas sacrifié les intérêts de la science et n'est pas plus sceptique que nous, pas plus que ne doit l'être tout vrai philosophe.

Qu'en est-il cependant de cette autre affirmation, à savoir de ce que Comte soutient au sujet de la cause et de son caractère inconnaissable? Ne marche-t-il pas là sur les traces de Hume et ne sombre-t-il pas dans la *skepsis*?

En considérant les choses de plus près, nous devons aussi rejeter cette option.

Tout d'abord, contrairement à Hume, Comte n'a pas nié l'existence des causes. Au contraire, tout ce /116/ qu'il a dit jusqu'à présent, de même que ce qu'il dira plus tard, montre clairement qu'il ne doute d'aucune façon de leur existence. Il soutient seulement que nous ne sommes pas capables de les connaître.

Mais cette affirmation est elle aussi équivoque et Comte ne souscrit pas à toutes ses significations.

Nous venons de remarquer que Comte ne niait pas les causes. Il ne tient pas moins que d'autres au fait que rien de ce qui arrive ne soit dénué de cause efficiente. Selon lui aussi, c'est à chaque fois *dans quelque chose, dans une quelconque chose* que se trouve le principe efficient. Par-là, une connaissance, bien que toute générale, de la cause efficiente est manifestement déjà admise. La propriété particulière de la cause peut bien nous être dissimulée, nous avons, selon le concept le plus général, saisi avec certitude ce qu'elle est : elle appartient aux choses.

Mais Comte, lorsqu'il rejette la recherche des causes comme quelque chose de vain, ne veut pas non plus, semble-t-il, nous refuser la possibilité de savoir qu'il y a, dans cette chose-ci ou dans celle-là, le principe d'un devenir. Autrement, il lui serait impossible d'invoquer avec autant d'assurance le témoignage de toute la science de la nature et de chacune de ses branches particulières ; il lui serait impossible d'affirmer que ce qu'il soutient de manière générale, [27] cela est connu, dans les sciences exactes, de chaque individu dans son domaine respectif. Car bien que nos chercheurs dans les sciences naturelles, invités de la sorte à donner leur avis, s'accorderaient unanimement, ils ne le feraient pas pour approuver son scepticisme, mais bien plutôt pour le rejeter.

Mais sa véritable position ressort encore plus clairement lorsque, pour appuyer son explication, il prend comme exemple la gravitation des corps, pour laquelle Newton, en établissant/117/ sa loi, avait donné l'explication scientifique la plus parfaite qui soit, mais de laquelle ni ce grand chercheur, ni quiconque après lui n'a prétendu connaître la cause efficiente. Ce qu'est l'attraction, quel en est le fondement, telles sont des questions, dit Comte, auxquelles une réponse est tout simplement impossible. Car on ne répond absolument pas à ces questions lorsqu'on dit que l'attraction est la pesanteur universelle, et qu'on affirme, inversement, en réponse à la question de savoir ce qu'est la pesanteur, que c'est l'attraction de la terre²¹. – Manifestement, Comte ne veut pas dire qu'il est impossible de savoir que c'est dans les corps et dans leurs positionnements réciproques simultanés que se trouve le principe de leur attraction mutuelle ; aussi peu qu'il souhaite nier que, lorsqu'un corps mouvant heurte un corps au repos et que celui-ci entre de ce fait en mouvement, alors que l'autre, selon la loi mécanique de l'égalité de l'action et de la réaction, subit un ralentissement, ou, selon les conditions, subit une déviation ou s'arrête, ces phénomènes ont leur véritable cause dans les corps en question et dans leurs situations antérieures. Ce qu'il veut dire est tout à fait différent et n'est en rien condamnable. Quelle est donc sa pensée ? Quelle est la barrière qu'il considère ici infranchissable pour notre connaissance ? Comte nie que nous puissions parvenir à une connaissance si parfaite des corps et de leurs propriétés – dans lesquelles nous devons chercher les causes de ces mouvements – qu'elle nous permette de saisir pourquoi ils se présentent et doivent se présenter comme agissant de cette façon ; comme c'est le cas lorsque nous comprenons, à partir des concepts de deux nombres, par exemple du nombre 4 et du nombre 2, pourquoi l'un est et doit être exactement le double de l'autre. Ici, il ne subsiste aucun comment /118/ ni aucun pourquoi requérant une réponse. La raison expliquant leurs rapports de grandeur nous est clairement donnée dans les concepts eux-mêmes. Nous ne nous étonnons pas que la loi se vérifie de façon uniforme et dans tous les cas ; nous n'avons pas besoin de l'expérience et d'une longue série d'inductions pour nous convaincre de sa validité universelle : elle est bien plutôt évidente *a priori* sur la base des concepts eux-mêmes. Il en va autrement dans le cas de l'attraction. Bien que nous puissions

21 A. COMTE, C., 1^{re} leçon, p. 26 [D. F./H. T.].

reconnaître ici que la cause de certains phénomènes [28] se trouve dans certains corps, nous n'avons néanmoins acquis cette connaissance qu'*a posteriori*; nous n'avons ni pénétré à l'intérieur des corps, ni saisi ce qu'est une cause dans son essence de manière telle qu'il nous serait possible de prédire, à partir des seuls concepts et indépendamment de l'expérience, les phénomènes de l'attraction comme étant sa conséquence. Même en nous appuyant sur une induction méticuleuse – et nous sommes aujourd'hui aptes à le faire –, le fonctionnement interne du principe causal nous demeurerait toujours inaccessible, précisément pour cette raison. Lorsque nous disons que la terre tend vers le soleil parce qu'il est lourd – et que le soleil attire la terre en raison de sa pesanteur, nous ne dévoilons aucunement une propriété occulte qui expliquerait, en tant que principe efficient, l'attraction (la caractéristique de l'activité causale et tout le processus en général restent aussi obscurs qu'avant); il y a plutôt ici reconduction d'un cas particulier sous une loi générale, c'est-à-dire l'établissement d'une relation entre un phénomène particulier et un fait plus général. Le soleil attire la terre parce qu'elle attire *tous* les corps, tout comme le fait aussi *chaque autre* corps eu égard à *chaque autre* corps. Nous voyons donc en quel sens nous connaissons ici la cause, et en quel sens elle nous reste dissimulée; nous savons qu'une quelconque chose est active en tant que cause, nous savons aussi que la cause se trouve dans cette chose-ci /119/ et celle-là, mais sans véritablement comprendre ni élucider le comment et le pourquoi.

C'est donc en ce sens que Comte nie en général que la connaissance des causes nous est accessible; c'est en ce sens qu'il invoque, avec raison, toute science exacte comme preuve; et nous aussi – comme quiconque qui le comprend et se comprend correctement –, nous lui donnerons notre accord sans hésiter.

Mais bien que nous donnions ici notre accord à sa pensée, sa façon de s'exprimer ne mérite pas les mêmes éloges. Sa façon de parler est ambiguë et inhabituelle. Il s'accorde en pensée avec beaucoup de monde, mais il entre en opposition avec eux quant à la manière de s'exprimer. Et un tel écart semble certes insignifiant, – car dans les faits, le vocabulaire ne constitue pas la science ni aucune partie de la science, – mais dans de telles innovations apportées au vocabulaire, on court toujours le danger que l'équivocité, et surtout l'habitude de comprendre ce vocabulaire de façon différente trompent et empêtrent, parfois d'autres, mais parfois aussi soi-même, dans des raisonnements fallacieux.

Ceci se confirme aussi en ce qui concerne Comte, et de la façon la plus triste.

Nous avons vu que Comte considérait la recherche des causes premières comme quelque chose d'étranger à l'esprit positif. Nous devons nous demander : en quel sens ? S'il veut seulement dire qu'il nous est impossible de saisir ce qu'est [29] la cause première dans sa nature de cause et d'accéder à son essence d'une façon qui permette de connaître *a priori* tous ses effets, nous devons alors sans doute lui donner notre accord ; son rejet est parfaitement justifié, en ce qu'il n'est rien d'autre qu'une conséquence nécessaire des principes qu'il a établis et que nous avons acceptés sans réserve. Mais sans qu'il ne le remarque, le concept se transforme /120/ dans ses propres mains. Comte veut manifestement dire beaucoup plus ; car autrement, il lui serait impossible de mettre dès le départ en opposition irréconciliable, comme il le fait pourtant, la recherche positive et toute spéculation qui voit l'origine du monde dans un entendement divin.

Celui qui dit qu'un être rationnel est le principe du monde et de son ordre n'affirme aucunement par là qu'il aurait acquis, relativement à la formation du monde, une connaissance à laquelle notre entendement n'a pas même accès en ce qui concerne les causes les plus proches. Qui peut se permettre de dire qu'il comprend et saisit au sens propre la nature de Dieu et le libre²² acte de création, puisqu'il est plutôt manifeste que notre connaissance n'évolue ici qu'à l'aide de circonlocutions négatives et d'analogies ? Mais *qu'il* y ait un dieu et que celui-ci ait librement engendré le monde, ce sont des vérités qui doivent néanmoins être démontrées avec la plus grande rigueur. L'une et l'autre question sont absolument distinctes.

Afin que la chose devienne tout à fait claire pour nous, considérons cette fois l'influence que nous exerçons nous-mêmes sur notre propre corps à travers notre vouloir rationnel. *Que* ma volonté soit la cause des mouvements de la main avec laquelle je guide actuellement la plume, aucun être raisonnable ne le mettrait en doute. Mais *comment* elle le fait,

22 La conviction plus tardive de BRENTANO est que la *volonté* de Dieu est tout aussi nécessaire que son existence. Cf. *Die Lehre Jesu und ihre bleibende Bedeutung*, Leipzig : Felix Meiner, p. 105. Dieu n'est « libre » en tant que créateur qu'au sens où aucune contrainte extérieure (*vis compulsiva*) n'existe et qu'aucune cause n'agit sur lui [O. K.].

ni moi, ni personne d'autre ne saurions l'expliquer. Je tiens aussi pour *a posteriori* vrai que le mouvement correspondant succède à mon vouloir, et ce avec une régularité qui témoigne de la connexion causale. Mais je n'aperçois pas, toutefois, la nature toute prodigieuse de la causalité; elle est pour moi une énigme inexploable, et elle resterait telle si nous n'avions trouvé, en physiologie, l'organe central de la vie sensitive, /121/ laquelle subit en premier lieu son influence. Nous voyons ainsi que le fait que nous sachions ici qu'un principe rationnel est la cause d'un certain effet ne change rien au fait que *la nature de la causalité* reste pour nous insaisissable. Le voile général qui pèse sur toute activité causale n'est pas non plus levé ici. Il en ira donc de même dans le cas où l'on aurait démontré l'existence d'un être rationnel comme premier principe efficient, comme cause première, exclusive et parfaite, c'est-à-dire comme cause créatrice de la formation du monde.

[30] Pour cette raison au moins, la philosophie positive ne peut pas d'emblée se déclarer opposée à toute recherche théologique, bien que je craigne que Comte, trompé par l'équivocité de sa propre terminologie, se soit d'entrée de jeu laissé guider par cette dernière. Mais le fait que quelque chose qui nous est extérieur soit expliqué d'une certaine manière *par analogie à nous-mêmes et à notre intériorité* ne va-t-il pas contre l'exactitude du stade positif et ne s'accorde-t-il pas uniquement avec le point de vue primitif infantile de notre pensée? – Pas du tout! Toute analogie n'est pas à rejeter, surtout pour un chercheur qui insiste autant sur l'induction, comme le fait Comte. Et pourquoi l'analogie fondée sur nos propres actes internes ne devrait-elle jamais ni nulle part être justifiée? En vérité, on aboutirait alors nécessairement à ce doute insensé que quelques philosophes, à l'étonnement de tous, émirent au sujet des sensations, affects et mouvements volontaires des animaux. Lorsqu'un chien jappe parce qu'on a marché sur sa queue, ce cas ne semble pas essentiellement différent, à ces philosophes originaux, de celui d'une locomotive qui siffle parce qu'on a appuyé sur un clapet. Descartes s'y est /122/ fourvoyé. Mais Comte, loin de le louer pour sa recherche exacte et sa façon positive de voir, qualifie cela quelque part de « mémorable aberration de Descartes »²³. Je n'ai donc plus besoin d'affirmer que Comte aurait aussi dû douter de la pensée et de la volonté de ses semblables.

23 En français dans le texte. Au sujet des affections chez les animaux, on retrouve dans le *Cours* de COMTE (C, 45^e leçon, p. 854) l'expression « le

Puisque ce fait n'autorise pas d'emblée, lui non plus, la philosophie positive à condamner sans procès toute tentative de preuve de l'existence de Dieu, on ne voit absolument plus quelle raison pourrait l'autoriser, si ce n'est le fait que l'admission d'un être divin serait incompatible avec la recherche des lois de la nature que la philosophie positive vise à établir par l'observation. Ce serait le cas si, comme l'ont affirmé les ennemis du théisme, des interventions continues et arbitraires détruisant tout ordre et toute régularité étaient la conséquence nécessaire de l'existence d'un être divin.

Mais ceci n'est absolument pas justifié. De telles erreurs ont toutefois été commises, du moins à des époques anciennes. Mais je demande lequel parmi les grands penseurs théistes, que ce soit un Aristote durant l'Antiquité, que ce soit un Descartes, un Locke ou un Leibniz durant la période moderne, a tenu cela pour nécessaire? Ils croyaient devoir penser la divinité non seulement comme libre et puissante, mais également comme sage.

Le christianisme aussi, lorsqu'il affirme la possibilité et la réalité d'un miracle particulier, est loin de tenir pour possible et conciliable avec [31] la sagesse de Dieu qu'il détruit et rende inconnaissable tout l'ordre naturel des choses par des interventions continues et arbitraires. Il voit dans l'ordre naturel, comme dans le miracle, une *révélation* de Dieu, ce que, /123/ dans un tel cas, ne seraient ni l'un ni l'autre: ni l'ordre naturel, car il serait détruit, ni le miracle, car il manquerait la mesure à laquelle on pourrait le mesurer et par rapport à laquelle on pourrait le considérer comme une exception²⁴.

Comte lui-même n'est pas insensé au point d'affirmer que ce serait pour une telle raison que l'admission d'une puissance divine serait incompatible avec la science. Ceci ressort clairement de l'un de ses

singulier expédient imaginé par Descartes», et plus loin dans cet ouvrage (*C*, 56^e leçon, p. 561) l'«étrange hypothèse de Descartes sur l'automatisme des animaux» [D. F. / H. T.].

24 Aussi profonde que soit cette tentative d'exiger une certaine *régularité* dans l'ordre naturel comme mesure pour les miracles, en tant qu'*exceptions* isolées à cet ordre, Brentano a néanmoins considéré plus tard la régularité indéfectible et la nécessité de tout ce qui advient comme l'unique position scientifique possible. Cf. la contribution de Brentano sur la «Prophétie» dans le *Jahrbuch für Charakterologie*, 2^e année, et le livre précité sur la doctrine de Jésus [O. K.].

ouvrages plus tardifs intitulé *Système de politique positive*. Qu'il y ait un dieu, cela lui semble, dans cet ouvrage, toujours aussi inconnaissable. Mais loin de le rejeter, il n'hésite pas à considérer son existence comme ce qu'il y a de plus probable, dans la mesure où l'ordre du monde serait alors plus intelligible que dans le cas où l'on admettrait un mécanisme arbitraire et aveugle. En fait, bien qu'il se refuse à faire de Dieu, considéré comme scientifiquement indémontrable, la base de sa morale et de sa politique, il ne raisonne pas sans le prendre en compte lorsqu'il discute des premiers principes de l'agir. Il montre en effet comment, lorsqu'on admet une providence divine, celui qui suivrait la ligne directrice de l'agir qu'il propose agirait de la façon la plus rationnelle, en ce qu'il pourrait être sûr de s'être conformé à la providence divine avant les autres. Mais nous y reviendrons plus tard. Il suffit pour le moment de retenir que la croyance en un dieu n'est pas incompatible avec la recherche des lois de la nature et que Comte, de ce fait, ne nie pas l'existence de Dieu, mais seulement la possibilité de le connaître.

Il ne reste plus désormais qu'une seule manière pour le théisme de devenir un ennemi de la recherche positive de la nature. Ce serait là la fin et la mort de toute enquête scientifique, si quelqu'un, en raison de la découverte que tout proviendrait de Dieu, se croyait dispensé de toute recherche des causes secondes et de leurs lois /124/ et renvoyait toujours immédiatement à Dieu en tant que motif d'explication premier et parfait, en sautant par-dessus tous les principes causaux secondaires. – Pourquoi les planètes décrivent-elles cette trajectoire? – Réponse: parce que Dieu le veut ainsi! – Pourquoi le soleil, la lune et les étoiles se lèvent-ils et se couchent-ils chaque jour? – Parce que Dieu le veut ainsi. Ces réponses, prises au sens le plus strict, sont assurément justes; mais il est clair que se limiter à ces réponses mènerait à la destruction de toute l'astronomie, et la conséquence serait similaire pour les autres sciences si nous utilisions des procédés semblables.

Il est clair, là aussi, que les théistes ont parfois commis de telles erreurs et les commettent encore. Il suffit, pour s'en convaincre, [32] de penser à la politique théologique dans sa version la plus répandue, avec son: «par la grâce de Dieu», une expression peu claire et abusive. On se saisit parfois bien trop promptement de la couronne sur la table du Seigneur. On retrouve aussi de tels égarements dans d'autres domaines du savoir. Ou était-ce peut-être une erreur différente lorsque, dans les livres de science de la nature d'une période plus ancienne, on répondait

à la question de savoir pourquoi les saules poussent si bien dans des sols humides que c'est « afin d'empêcher que les berges des fleuves ne soient emportées par les inondations »? À supposer qu'il n'y ait rien à objecter à une telle téléologie, il s'agit là manifestement d'un saut bien trop grand par-dessus toute la série des causes intermédiaires mécaniques jusqu'à l'entendement finaliste de Dieu et l'harmonie organique de toutes les choses dans la totalité du monde. Mais le théisme n'implique pas nécessairement de telles absurdités. Lorsque nous savons que notre volonté meut notre main, la recherche physiologique visant à découvrir les éléments intermédiaires devient-elle pour autant inutile? Ce n'est pas non plus le cas des /125/ questions portant sur les causes créatrices des phénomènes plus généraux. Le plus grand théiste de l'Antiquité, Aristote, d'après qui ciel et terre sont supportés par la puissance d'*un* entendement divin²⁵, retient néanmoins comme règle que la question des causes d'un phénomène ayant été posée, on doit fournir les principes prochains, la matière prochaine, le principe efficient prochain, et de même pour le reste²⁶.

Résumons brièvement ce qui précède. Nous voyons que le mode de recherche de l'approche positive n'est pas justifié à se fermer d'emblée au théisme ; il ne l'est en effet ni parce qu'il tient pour impossible la connaissance des causes en général – car il ne le fait pas complètement, mais seulement dans la mesure où il abandonne l'espoir d'atteindre une connaissance telle de l'essence de la causalité que la causalité elle-même devienne intelligible ; ni parce que l'admission d'un entendement divin repose sur l'analogie avec la causalité que nous trouvons en nous-mêmes ; ni, finalement, parce que la pensée théiste rend la découverte des lois de la nature impossible, que ce soit parce qu'elle détruirait l'ordre même de la nature, ou parce qu'elle considérerait sa recherche inutile, trouvant en Dieu le principe explicatif de tout.

Comment peut-on dès lors parler d'une spéculation théologique qui serait contraire à la pensée positive? – Seulement lorsqu'on adopte, hâtivement et sans motif précis, un procédé attribuant aux événements dans la nature extérieure des éléments analogues à notre vie psychique, à notre [33] pensée, à nos sensations et à notre volonté, et ce en tant que principes ; /126/ ou encore lorsqu'on croit, en négligeant les causes

25 *Métaph.* XII, 7 [F. B.].

26 *Métaph.* VIII, 4 [F. B.].

prochaines, avoir tout réglé en se référant à la volonté et à la toute-puissance divine. Et en vérité, il est clair que ceci, et particulièrement le premier terme de la disjonction, n'est en son essence rien d'autre que ce que Comte lui-même a dépeint, au début, comme étant le point de vue théologique. C'est pourquoi il ne le qualifiait pas simplement de « théologique », mais bien de « mode d'explication *fictif* », un nom qui, à bien des égards, est mieux adapté, et qui, pour être tout à fait clair, serait à qualifier plus précisément de « mode d'explication *ayant recours à des personnes fictives* »²⁷. Nous restons plus fidèles à Comte qu'il ne l'est lui-même lorsque nous comprenons le concept de cette manière.

Tout comme le mot « théologique », le mot « *métaphysique* » est lui aussi utilisé en un sens différent de son sens habituel. Il va sans dire que le sens de ce terme ne nécessite presque pas d'être expliqué, parce que les propos de Comte à son sujet sont suffisamment clairs. S'il avait entendu par-là la philosophie première au sens d'Aristote, c'est-à-dire la science de l'être en général, en admettant que la métaphysique comprise en ce sens soit incompatible avec le mode de recherche positif, Comte ne l'aurait pas opposée à la théologie, puisque Aristote appelle sa philosophie première indistinctement « métaphysique » et « théologie ». Or, Comte lui-même est loin de vouloir condamner cette métaphysique. Certes, l'erreur qu'il commet en considérant toute spéculation théologique comme étant d'emblée condamnable est très préjudiciable à la métaphysique, car la recherche des fondements premiers des choses devient alors impossible. Mais d'autres questions restent ouvertes, celles notamment qui portent /127/ sur ce qui est commun à toutes les choses. Et Comte a lui-même élaboré, dans un ouvrage déjà mentionné ci-dessus, le *Système de politique positive*, une philosophie première qui renferme les lois les plus générales s'appliquant uniformément à tous les domaines des

27 J. Stuart MILL aussi, dans sa monographie *Auguste Comte et le positivisme*, dit: « Au lieu de parler de l'interprétation *Théologique* de la nature, nous préférons dire *Personnelle* ou *Volitionnelle* » [F.B.]. Cf. J. S. Mill, *Auguste Comte et le positivisme*, trad. G. CLEMENCEAU, Paris: Germer Baillière, 1868, p. 10; J. S. Mill, *Auguste Comte and Positivism*, 1865, in J. S. MILL, *Collected Works of John Stuart Mill*, J.-M. ROBSON (éd.), vol. 10, Toronto: University of Toronto Press, 1969, p. 261-368, p. 267: « *Instead of the Theological we should prefer to speak of the Personal, or Volitional explanation of nature* » [D. F. / H. T.].

phénomènes et qui doit précéder l'étude des sciences particulières²⁸. Telle n'est donc pas la métaphysique au sens de Comte. Tout [34] comme nous voulions substituer à son expression « théologique » l'expression « mode d'explication ayant recours à des personnes fictives », nous préférierions ici, à la dénomination choisie par Comte, celle de « mode d'explication *ayant recours à des entités fictives* ». Lorsque, d'un côté, on porte son attention sur la manière dont Comte caractérise la spéculation métaphysique et que, d'un autre côté, on pense au rôle que jouaient, particulièrement dans la scolastique dégénérée, les *entitates*, *realitates* ou *formalitates* inhérentes aux choses concrètes, on ne niera pas que cette expression, bien que moins plaisante du point de vue de sa forme, est parfaitement adaptée du point de vue de la chose. D'ailleurs, puisque tout danger de mécompréhension est écarté grâce aux explications déjà fournies /128/, nous allons nous servir des expressions « théologique » et « métaphysique » choisies par Comte lui-même, et ce dans le même sens que lui.

Mais après avoir élucidé, comme nous venons de le faire, le concept que Comte associe au terme « métaphysique » et celui qu'il associe, du moins initialement, au terme « théologie », de telle sorte que l'usage courant de ces termes ne nous dérange et ne nous trouble plus, on ne peut pas nier que les trois états qu'il distingue, et leur succession, contiennent de façon générale une bonne part de vérité. Cependant, ici aussi, certaines restrictions ponctuelles sont nécessaires, et nous devons les faire non pas *contre* Comte, mais *avec* Comte et conformément à sa pensée.

Comte ne soutient pas que chaque question scientifique trouve tour à tour une réponse théologique, métaphysique et positive, et que chaque

28 À l'appui du fait que Comte désigne, au moyen des expressions « théologie » et « métaphysique », autre chose que ce qu'on entend traditionnellement par là, quelqu'un voudra peut être encore ajouter qu'il les traite, elles, ainsi que la spéculation positive, comme des *méthodes*. Mais cette manière de parler me semble imprécise. Les pensées théologiques et philosophiques sont plutôt des théories, développées grâce à la même méthode que celle dont se sert la science de la nature. Celui qui porte son attention sur les débuts de la recherche dans la philosophie ionienne de la nature percevra cela clairement. Elle faisait déjà usage de l'observation et de l'induction, bien que de façon très imparfaite. Mais même *Bacon* n'était pas encore un /34/ maître dans leur maniement. Cf. également les propres remarques de Comte, mentionnées immédiatement ci-après (p. [20], /107/) [F. B.].

phénomène individuel se prête à une triple explication de ce genre. Car c'est uniquement du tout de notre savoir et de chacune de ses branches principales qu'il affirme que leur développement traverse les trois états. Ainsi par exemple, la physique a selon lui connu un traitement métaphysique durant une longue époque, et un traitement théologique dans une période encore plus ancienne, mais ce traitement ne s'étendait pas à tous les phénomènes qu'elle étudiait. Les faits physiques les plus simples et les plus communs ont toujours été considérés comme étant essentiellement assujettis à des lois naturelles, au lieu d'être attribués à la volonté arbitraire d'agents surnaturels. Adam Smith, dit Comte, a, par exemple, très heureusement remarqué qu'on ne trouvait, en aucun temps ni en aucun pays, un dieu pour la pesanteur. Il en est ainsi, en général, même à l'égard des sujets les plus compliqués, envers tous les phénomènes assez élémentaires et assez familiers pour que la parfaite invariabilité de leurs relations effectives ait toujours dû frapper spontanément /129/ l'observateur le moins préparé. Ceci est très clair dans l'ordre moral et social [35]. C'est l'ébauche spontanée des premières lois naturelles propres aux actes individuels ou sociaux qui, transposée de manière fictive à tous les phénomènes du monde extérieur, a d'abord fourni le véritable principe fondamental de la spéculation théologique²⁹. Nous voyons à nouveau ici que Comte évite toute exagération insensée de sa loi.

On peut toutefois, sous *un* aspect au moins, soulever une objection, et non la moindre, contre l'universalité ainsi comprise des trois états. Les mathématiques, ce domaine immense de la science, semblent n'avoir jamais eu un caractère métaphysique ou théologique, non pas seulement en ce qui concerne quelques nombres et figures et leurs propriétés, mais de façon générale et dans leur totalité. Car, comme le remarque à juste titre Stuart Mill, nul doute qu'aucun mathématicien n'a jamais cru que ce qui empêchait des lignes parallèles de se croiser ou qui faisait que la somme de deux plus deux donnait quatre était la volonté d'un dieu, et certainement que personne n'a jamais prié un dieu afin qu'il rende le carré

29 A. COMTE, *Œuvres. Cours de philosophie positive. Leçons 46-51*, éd. M. BOURDEAU, L. CLAUZADE, F. DUPIN, Paris: Hermann, 2012, 51^e leçon, p. 303 [D. F./H. T.].

de l'hypoténuse égal aux carrés des deux autres côtés³⁰. Et il en va bien entendu de même en ce qui concerne des propositions plus compliquées. En outre, la raison pour laquelle ce sont les mathématiques qui forment une telle exception est éclairante. Il n'y avait en elles absolument aucun motif justifiant l'admission d'une cause efficiente, parce qu'il ne s'agit là en vérité de rien d'autre que de rapports de grandeur, qui sont manifestement donnés avec les grandeurs elles-mêmes.

C'est d'autant plus frappant de la part d'un mathématicien (car Comte a longtemps enseigné cette discipline à l'École polytechnique de Paris) de n'avoir pas prêté attention à l'histoire de cette science importante.

/130/ L'énigme se résout toutefois facilement. Comte était loin d'ignorer une chose qui saute à ce point aux yeux. Lorsqu'il attribua néanmoins à toutes les sciences sans exception, donc aussi aux mathématiques, un stade théologique, il ne pouvait le faire que dans la mesure où il incluait encore la mécanique rationnelle dans les mathématiques, comme cela arrivait souvent aussi chez d'autres scientifiques. Qu'il ait eu ou non raison de le faire, nous ne voulons pas l'examiner ici³¹. Mais il est facile de voir que l'histoire des mathématiques ne constitue plus alors cette exception qu'elle constituerait autrement, car la raison que nous avons donnée de l'exception est caduque. Avant la découverte des trois lois fondamentales de la mécanique, la loi d'inertie, la loi d'égalité de l'action et de la réaction, et la loi dite de la composition des forces, une grande quantité de phénomènes, parmi lesquels les mouvements stellaires à puissance continue, faisait depuis longtemps l'objet d'une explication théologique.

[36] La mécanique rationnelle a, elle aussi, traversé un stade métaphysique, et Comte sait encore en trouver certaines traces dans la façon

30 J. S. MILL, *Auguste Comte et le positivisme*, op. cit., p. 51 ; J. S. Mill, *Auguste Comte and Positivism*, op. cit., p. 288 : « *No one, probably, ever believed that the will of a god kept parallel lines from meeting, or made two and two equal to four ; or ever prayed to the gods to make the square of the hypothenuse equal to more or less than the sum of the squares of the sides* » [D. F. / H. T.].

31 La mécanique newtonienne n'appartient pas, bien entendu, à la mathématique pure. Il existe toutefois une doctrine du mouvement (cinématique, phoronomie), qui doit être considérée comme une discipline mathématique. La mécanique newtonienne est, en tant que dynamique, une science empirique, inductive [O. K.].

dont on en traite aujourd'hui, et il a même d'une certaine manière remarqué de telles traces dans les deux autres branches des mathématiques, soit l'arithmétique et la géométrie. Elles se manifestent par l'admission de toutes sortes d'entités imaginaires, que l'on conçoit certes non pas comme des puissances efficaces – puisque, comme nous l'avons dit, il ne peut être question ici d'efficacité –, mais néanmoins comme quelque chose de réel, qui constituerait intérieurement les grandeurs. À cela appartient, pour n'en nommer qu'une seule, l'infiniment petit, qui, bien que pure fiction et absurdité, est admis dans le calcul différentiel /131/ comme étant inhérent en nombre infini aux grandeurs finies.

Ainsi, avec une telle limitation, la loi de Comte vaut pour toute la science.

Toutefois, il y a encore autre chose que nous devons garder à l'esprit lorsque nous souhaitons considérer l'histoire d'une science dans la perspective des trois états. Comte n'a envisagé que la ligne *ascendante* du développement, non la déchéance qui interrompt temporairement les progrès de nombreuses sciences. Il ne tient pas compte de cette déchéance, parce qu'il ne suit le progrès de la science que là où elle reprend le fil perdu. Quiconque en tient compte sera en mesure de répondre aux objections que l'histoire de la philosophie au sens habituel³² devrait nécessairement soulever. Son commencement chez les Grecs est bien un commencement théologique infantile. Thalès déclare l'aimant animé, parce qu'il attire le fer. Il est hylozoïste. Le monde entier est pour lui plein de dieux. Anaximandre, Anaximène et Héraclite ont la même doctrine, bien qu'à la place de l'eau de Thalès ce soit, respectivement, l'illimité, l'air et le feu qui soient qualifiés d'essence vivante des choses. Empédocle passe de l'hylozoïsme à une sorte de polythéisme de l'amitié et de la dispute, qu'il laisse se combattre comme un bon et un mauvais /132/ Dieu et expliquer dans leur combat tous les phénomènes du monde. Anaxagore, qui pourrait être le premier à être nommé monothéiste,

32 Chez elle, une telle déchéance s'est produite de façon répétée et dans une plus grande mesure que dans les autres sciences. Cette déchéance manifeste aussi une loi historique constante, qui se laisse justifier psychologiquement. Cf. ma contribution publiée dans la *Kirchengeschichte* II de Johann Adam MÖHLER (Regensburg, 1867) sur l'histoire des sciences de l'Église au Moyen-Âge, où j'ai, en p. 539 *sq.*, présenté cette loi, bien qu'extrêmement brièvement [F.B.]. Cf. J.-A. MÖHLER, *Histoire de l'Église*, vol. II, trad. P. BÉLET, Paris: Gaume Frères et J. Duprey, 1868, p. 479 *sq.* [D.F./H.T.].

appelle immédiatement à l'aide, d'une façon théologique (au sens de Comte), son *voûs* [37] comme un *deus ex machina* là où lui manque un principe explicatif mécanique, et cela continue ainsi jusqu'à Aristote qui, bien que théiste, n'est pas un penseur théologique (au sens erroné), bien qu'il soit dépendant de conceptions métaphysiques³³ dans nombre de ses doctrines, comme dans celles de la puissance et de l'acte, de la substance et de l'accident, etc. – même son plus grand admirateur ne peut le nier. Il est néanmoins déjà, par son caractère, un chercheur positif. Jusqu'à lui, il y a un ordre similaire à celui que Comte détermine de manière générale. On devrait dès lors s'attendre à une épuration et à un développement plus parfait de l'esprit positif. Mais la philosophie grecque sera entraînée dans la déchéance de la vie grecque en général, et nous voyons alors la Stoa, l'école philosophique la plus importante de son temps, retourner à l'hylozoïsme d'Héraclite, et ensuite le néoplatonisme mettre en place le système théosophique le plus fantaisiste, comme si la première phase du développement ne commençait qu'à ce moment-là. Les scolastiques des onzième et treizième siècles renouent avec la phase ascendante du passé. Mais de nouveaux troubles reconduisent la recherche positive aux subtilités métaphysiques et au mysticisme. La modernité connaît un essor à travers Bacon, Descartes, Locke et Leibniz, mais, pour la troisième fois, une déchéance complète détourne la philosophie de l'esprit positif, d'une manière telle que sa dégénérescence dans les panthéismes schellingien et hégélien dépasse, d'après nous, tout ce que les stades analogues d'une philosophie corrompue /133/ ont produit dans l'Antiquité et le Moyen âge. Il revient à notre temps de se tourner à nouveau vers un traitement positif de la philosophie. Cet appel à un retour à l'esprit positif s'est fait fortement entendre, et on peut voir ça et là un beau départ, qui, en partie, renoue avec les moments culminants du passé et, en partie, utilise les avancées de la science de la nature.

Comte ne serait peut-être pas entièrement d'accord avec cette remarque, lui qui, comme nous aurons l'occasion de nous en convaincre

33 La raison pour laquelle ARISTOTE n'est pas libre de toute « considération métaphysique » (au sens erroné) est qu'il n'est pas libre de la manière de philosopher *ayant recours à des entités fictives*. Cf. ci-dessus p. /127/ et *Psychologie* 2^e vol. (n° 193 de la Bibl. philos.), p. 162 sq., 290, 293 [O. K.]. Cf. F. BRENTANO, *Psychologie du point de vue empirique*, op. cit., p. 305 sq.; les p. 290 et 293 de l'édition allemande de la *Psychologie* contiennent les notes d'O. Kraus, non traduites dans la version française [D. F. / H. T.].

encore davantage, ne prend pas assez en compte, dans l'histoire, les recherches psychologiques et les recherches métaphysiques (au sens habituel du terme), tout comme il ne reconnaît pas leur pleine légitimité. Mais cette branche de la science, la psychologie, est peut-être la plus apte à démontrer comment sa doctrine des trois états de développement se trouve partout confirmée, si seulement on l'applique de la bonne manière à l'histoire d'une science.